

SESSION 2015

---

**AGRÉGATION  
CONCOURS INTERNE  
ET CAER**

**Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES  
ITALIEN**

**TRADUCTION : THÈME ET VERSION  
ASSORTIS DE L'EXPLICATION EN FRANÇAIS  
DE CHOIX DE TRADUCTION**

Durée : 5 heures

---

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.*

Le thème et la version sont à rédiger sur des copies distinctes.

*Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.*

*De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.*

***NB : La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.***

## THÈME

### Via Appia antica

Sur le point d'atteindre le but convoité, on hésite, on cale, on se dit : c'est trop beau, ce n'est pas pour moi. Entrer dans Rome par la porte du Peuple, j'y avais rêvé depuis si longtemps, qu'en apercevant, au débouché de la route de Sienne, le dôme de Saint-Pierre et le mausolée d'Hadrien, la colline du Janicule et les palais du Capitole, les tours, les clochers, les coupoles se découper dans la lumière du soir, j'eus peur. Qui étais-je, pour oser fouler le pavé de la Ville sainte ? Une paralysie me gagna. Jamais, pensai-je, je ne trouverais le courage de franchir cette porte et d'entrer.

Mon grand-père m'avait mis en garde : il y a dans Rome quelque chose de sacré, qui ne dépend pas de la présence du Vatican, mais du caractère même de cette ville. Pour cet homme hostile à l'Église, pour ce gibelin tenace, chaque occasion était bonne de vanter ce qu'il appelait « les forces profondes » de l'Italie. En exemple du pouvoir « naturel », naturellement sacré, qui se dégage de Rome, désireux d'illustrer la frayeur qu'elle inspire, crainte originelle, inexplicable, *sacer timor*, vénération antérieure à l'installation de la papauté et sans rapport avec la majesté du souverain pontife, il me racontait l'incroyable aventure arrivée au plus grand chef de guerre de l'Antiquité.

Égal de César pour la valeur militaire et d'Alexandre pour l'appétit de conquête, Hannibal, général des armées de Carthage, avait envahi l'Italie et gagné, sur les bords du lac Trasimène, à quelques lieues au nord de Rome, la bataille décisive contre les Romains. Pourtant, frappé d'impuissance au moment d'exploiter sa victoire, il s'arrête sous les murs de la ville. Hors d'état de lui résister, l'Urbs, la reine du monde, est à sa merci. Ses soldats se préparent à l'attaque. Il hésite, contemple de loin le rempart de brique qu'ils enlèveraient au premier assaut, secoue la tête, renonce, donne l'ordre de rebrousser chemin et ramène ses troupes en Afrique. Mon grand-père concluait son récit par cette recommandation invariable : « Si tu vas à Rome, petit, comme tu ne manqueras pas d'y aller, prends garde qu'un étranger ne peut y remporter que des succès éphémères. Tôt ou tard il devra payer l'audace d'avoir osé là où Hannibal a reculé. »

Moi, ce n'était pas Hannibal ni l'échec d'un général dont je ne gardais qu'un vague souvenir scolaire qui m'empêchait d'entrer dans Rome. Que m'importait cette histoire vieille de dix-huit cents ans ? Je ne songeais qu'à mon père, mon père qui avait rêvé toute sa vie de connaître Rome, mon père qui était mort sans avoir accompli ce souhait. Il répétait qu'on ne saurait devenir un grand architecte sans avoir étudié sur place les ouvrages de Bramante, de Giacomo della Porta, de Vignola, de Sangallo, de Michel-Ange. Un séjour à Rome lui aurait apporté la maîtrise de son art, l'admiration de ses confrères, le respect de la cour, les faveurs du duc.

D. Fernandez, *La course à l'abîme*, Paris, éd. Grasset, 2002, pp. 137-138.

Faits de langue : commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte.



## VERSION

- Il Marchese Onorio era il superstite della famiglia Costantino Pila di P\*\*\* in provincia di S\*\*\*. [...] A cinquant'anni rimasto solo, il marchese Onorio aveva congedato dal castello la servitù, chiusi gli appartamenti che custodivano l'arredamento prezioso della famiglia, quadri, statue, arazzi, mobili [...] di grande pregio. S'era lasciato
- 5 una vecchia donna: Dulcinea quale governante, e che tutti nel paese chiamavano la « Dolcissima » e ritenuta, dopo il marchese e il parroco, la terza autorità. Provvedeva più alle necessità sue che a quelle del padrone il quale le aveva volute escludere tutte dalla propria esistenza; ed era massimo affanno della donna l'andar di casa in casa cicalando
- 10 sui defunti splendori della famiglia rimpiangendoli, e sulla stravaganza del vecchio superstite, sopra il suo modo di vivere ritenuto impossibile, molto compianto da tutti e non invidiato da nessuno. Era ridotto in una stanzuccia all'ultimo piano del castello dove non aveva che un lettino di ferro con la coperta bianca, il cassetto piccolo a scrittoio con davanti una seggiola impagliata, la catinella e una brocca di coccio sopra un trespolo di legno coperto dall'asciugamano.
- 15 Meno di quanto possa avere un frate nella cella e poco più di un carcerato, in quel castello che conservava intatto fra gli altri l'appartamento di un cardinale [...]. Pervenuto ai settant'anni d'età, epoca di questo racconto, aveva dato pieno sfogo, nella lunga solitudine e perfetta, al suo carattere eccessivamente altero, misantropo e scontroso, e per i più arcano.
- 20 Si levava col sole e dopo il tramonto se ne tornava a letto, senza accendere il lume, non sapeva che fosse un cerino. Appena alzato rifaceva il suo lettuccio e tutto il giorno, con ogni tempo, girava nella vastità delle proprie terre spingendosi sui monti, per i boschi, avendo cura di incontrarsi il meno possibile coi contadini che lavoravano nei campi, e di non essere osservato da loro; né si sedeva a tavola per mangiare, ma fattasi portare ogni
- 25 mattina una pagnotta all'uso dei soldati, dopo averne mangiata la metà, poneva l'altra dentro le tasche capacicissime della zimarra, e durante la giornata estratto il coltello ne tagliava via via una fetta con rispetto e gentilezza, col garbo proprio dei contadini verso il dono della Provvidenza, e richiudendo il coltello lo riponeva gelosamente dentro una tasca dove portava insieme a seconda delle stagioni qualche frutto col quale coloriva e
- 30 accompagnava il suo unico alimento.

Aldo Palazzeschi, *Tutte le novelle*, a cura di Luciano De Maria, "I Meridiani", Mondadori, VI ed. 1997, pp. 478-479

Faits de langue : commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte.